



Les souvenirs de la Grenouille Verte

18 septembre 2004

N° 7



SPECIAL

"LIBERATION



DE FONTENAY "

« EN RECONNAISSANCE DE NOTRE HEUREUSE LIBERATION—23 AOÛT 1944 »



Tel est le texte gravé au pied du calvaire situé à l'entrée du cimetière de Fontenay-le Vicomte.

Alors que Ballancourt et Chevannes, après des affrontements meurtriers, et Mennechy, avaient été libérés avant la fin de la journée du 22 août, Fontenay le Vicomte dut attendre le lendemain.

L'enjeu des troupes américaines du Général Patton était le contournement de Paris, alors que la 2eme DB qui ouvrait la nationale 20, entrait triomphalement dans la capitale le 25 Août.

Les Américains franchirent la Seine près de Melun, pour se diriger vers l'est. Mais avant d'en arriver là, une colonne de la 7° Armée, faillit être bloquée à Ballancourt. En effet, les Allemands, dès le 18 Août, avaient fait sauter le pont métallique qui reliait Vert le Petit à Ballancourt et s'étaient retranchés sur l'autre rive de l'Essonne.

L'occupant, qui tentait d'organiser sa retraite, avait... oublié de faire sauter le pont en ciment de Palleau. Entrée par la poudrerie du Bouchet, (dont le Directeur avait fait ouvrir les portes) une colonne américaine, guidée par un Ballancourtois, s'engageait sur l'un des rares édifices intacts de la vallée de l'Essonne. Le combat dura de 13h30 à 17h avant que les G.I s, à pieds, ne débouchent en haut de la rue des Fours à chaux où deux soldats américains John F.DELANEY et Mickael DURDAN devaient trouver la mort, (l'un sur le coup, l'autre d'abord blessé, deux jours plus tard). L'autre colonne libérait Ballancourt.

Mennechy est libéré le même jour par des troupes américaines venant d'Echarcon par la côte de Montauger ; celles-ci sont guidées par des Echarconnais (dont l'un devait laisser une jambe sur une mine). Les Américains sont accueillis par les Menneçois Place de la gare pour remonter par la Porte de Paris et la rue de Milly. Avant de se replier, les allemands ont fait sauter un platane qui obstrue la RN 191 entre Mennechy et Fontenay-le-Vicomte. Ils ont aussi placé des mines de part et d'autre de l'arbre abattu. Un véhicule américain voulant contourner l'obstacle, saute sur une mine.

On se bat toujours à Chevannes. En effet, ce qui reste de l'armée allemande qui s'était camouflée et déployée en rase campagne dans la plaine entre Ballancourt, Fontenay et Chevannes, s'était repliée à la vue des blindés américains.

Les allemands utilisent comme défense, l'aqueduc des eaux de la vanne à l'entrée de Chevannes. On dénombre en fin de journée un char allemand hors d'usage, une mitrailleuse lourde et 2 canons abandonnés. Des chars américains ont eux aussi subi des dommages. La bataille a été rude, il y a eu des morts des deux cotés. Au soir du 22 août, quelques commandos individuels prennent contact avec des Fontenois. Ils sont armés jusqu'aux dents. Fontenay ne sera réellement libéré que le lendemain. Une colonne américaine arrive de Chevannes. Les américains cantonnent sur la pelouse, à l'ombre des marronniers. Il n'y a pas eu de combat à Fontenay-le-Vicomte. Il y eut, par contre, un évènement qui eût pu être funeste pour la population fontenoise, au moment où, aux abois, les allemands prennent et fusillent des otages un peu partout. En effet, le 18 août, un groupe de résistants, en embuscade derrière la Roche d'Amour a mitraillé un camion allemand dont un ou deux occupants sont tués, tandis que 2 autres, blessés, abandonnent le véhicule qui reste sur la route. Il faut le faire disparaître très vite. Monsieur Pierre Charles de Loisne, fils du Maire en place, afin d'éviter des représailles sur la population fontenoise, fait tracter la pièce à conviction, par des chevaux, jusqu'aux marais. Or l'un des blessés allemands soigné à l'hôpital de Corbeil, est interrogé par ses supérieurs. Heureusement pour nos concitoyens, il confond Fontenay-le-Vicomte et la Ferté Alais, ce qui fait que les fontenois ne sont pas inquiétés. Il y eut aussi un frisson, puisqu'il courut un bruit de repli des troupes américaines. Si les blindés alliés au nombre impressionnant, continuent en effet d'arriver, si de nombreux soldats allemands, en pleine débandade, sont faits prisonniers ; par contre jusqu'au 25 août l'occupant est encore solidement accroché à Villabé. Deux obus sont même tirés sur Mennechy et Corbeil encore occupé.

Heureusement ce n'est qu'un bruit de repli...



Il y aura aussi un anecdotique « banquet » de la libération dans la salle du café qui était situé à l'actuel n° 14 de la Grande Rue. Il y aura bien aussi des individus incontrôlés, (sans doute de très jeune âge) pour peindre des croix gammées sur les portes de quelques maisons fontenoises.



Dans ces familles, on avait souvent le tort d'être des petits bourgeois, parfois de ne pas être enthousiasmé par les gesticulations des résistants de la dernière heure, ou tout simplement de connaître des rudiments de la langue germanique. Les vrais collaborateurs s'étaient éclipsés depuis quelque temps déjà. Certains avaient d'ailleurs été rattrapés par l'épuration, comme le couple de cafetiers fontenois, exécuté dans son nouveau domicile de Soisy s/ Ecole.

Quand nous aurons ajouté que tous les prisonniers fontenois partis en Allemagne, pour plus ou moins longtemps, en sont rentrés sains et saufs, et que le retour individuel était ponctué d'une sonnerie à la volée des cloches de l'église..

nous pourrons, en ce 70^e anniversaire de la libération de Fontenay, penser que la pieuse inscription fixée sur la pierre du calvaire:

« En reconnaissance de notre heureuse libération », correspond à une réalité historique. *Jean-Louis BLETEL*

LA PENURIE, LES RESTRICTIONS, SE NOURRIR, SE RAVITAILLER

PENDANT L'OCCUPATION

Ces mots revenaient souvent, lancinants

Qui se souvient des galoches : semelle de bois avec dessus en cuir ou en tissu selon ce que l'on pouvait. Quelques fentes dans la semelle, donnaient un semblant de souplesse. Qui se souvient de cette laine, dite de bois, sèche, rêche que l'on tricotait ? Elle n'était pas bien chaude. Mes parents filaient à l'aide d'un rouet le peu de laine de mouton qu'ils avaient pu se procurer. Pour se nourrir, c'était la débrouille, il y avait certes, les tickets d'alimentation mais chaque maison avait surtout son petit bout de jardin pour y faire pousser non seulement des pommes de terre (après une chasse épique aux doryphores !) mais aussi les légumes presque oubliés que sont : les topinambours et les rutabagas (avec leurs racines à chair jaune qui servaient initialement à la nourriture du bétail. Mais il fallait s'en contenter! Chez les cultivateurs, on pouvait trouver des petits pois, des lentilles, des haricots, qu'il fallait trier le soir rentrant de l'école en guise de devoirs et leçons à apprendre.

Privés de tabac, les fumeurs les plus acharnés, en faisaient pousser dans leur jardin. On cueillait les feuilles, on les enfilait sur un fil de fer, et on les faisait sécher dans un endroit sec et ventilé. Une fois sèches ces feuilles étaient coupées finement. Ensuite, on pouvait fumer.

Le café était une denrée rare, on lui substituait de l'orge grillée. On allait glaner dans les champs après la moisson. On profitait de quelques épis laissés par la faucheuse quand celle-ci devait prendre son virage, on profitait des restes de bottes mal ficelées. On égrainait à la main. On grillait les grains dans le four de la cuisine, puis on passait ces grains dans le moulin à café, exercice rendu difficile par la dureté des grains. Le même sort était réservé aux grains de blés glanés : ceux-ci broyés au moulin à café, donnaient après tamisage une farine grossière dont on se contentait pour faire un pain cuit au four, dans une cocotte!!!

On broyait aussi les graines de colza dans un petit casse pommes. Placées ensuite dans un pressoir placé entre deux troncs d'arbre ; le produit du broyage donnait de l'huile! Ces pratiques devaient encore perdurer de longs mois après l'euphorie de la Libération; A la réflexion, les gens de la campagne n'étaient pas les plus à plaindre.



AVANT LA LIBERATION IL Y EUT L'OCCUPATION



L'OCCUPATION VUE PAR UNE ENFANT FONTENAY

Au début de l'occupation, les allemands réquisitionnent tout azimutsEn particulier tout ce qui a un moteur, tout ce qui rouleMessieurs FOURMONT et DEANOZ doivent remettre leur motocyclette personnelle aux autorités.... à Senlis, dans l'Oise (pratique.....) Un petit groupe de 3 ou 4 soldats allemands, résident au 9 Grande rue et leur regard plonge dans la cour d'en face au n°8, pour y observer une ... basse cour. Poules, lapins et même un cochon constituent l'Arche de Noé des années noires.. Quand ces occupants peu agressifs, demandent « quelque chose », il est difficile de toujours dire non ! en prétextant qu'il y a une petite fille à nourrir. Parfois les « voisins d'en face », tout de vert et gris vêtus, repartent avec des œufs, et une fois même avec une poule qu'ils ont courcée avant de lui tordre le cou. Ces voisins encombrants ne font guère de vagues à Fontenay ! C'était certes mieux que le front de l'Est

Alors que nous écoutons «Radio Londres» sur un poste à galène construit par mon père (il avait bricolé une antenne avec du fil de fer pour mieux capter !) deux occupants pressés de rentrer au n°8 de la Grande Rue, quittent la rue de la Croix Boissy (à l'époque un chemin de terre) et coupent par notre jardin et notre cour. Ils ont fait semblant de ne rien entendre. Je me souviens aussi du trou dans le jardin, recouvert d'une planche et de terre. On y descendait à l'aide d'une petite échelle afin d'avoir accès à deux tonneaux, l'un rempli de linge et l'autre de quelques réserves « pour le cas où ».....Après certains combats aériens , il y a des éclats d'acier coupant comme du verre qui pleuvent sur les toits et dans la cour. Une fois l'alerte passée nous les ramassons et les examinons . Les vitres des maisons doivent être passées au bleu pour éviter le repérage nocturne de l'aviation alliée . Installé chez le forgeron DESBOUIS, l'occupant utilise la scie à ruban pour fabriquer des coins . Fixés aux poteaux électriques , ces coins servent à passer les lignes téléphoniques allemandes . De jeunes fontenois en chapardent quatre.....pour faire des échasses. Repérés ils en sont quitte pour une restitution et une correction en règle. Après s'être installés au 9 de la Grande Rue , les Allemands s'installent au n°21 , de laquelle , (sans la Résidence de la Croix Boissy construite bien après) ils ont une vue imprenable sur la plaine depuis le 2^o étage. La vie de château !

Sur un mât en sapin , tourne un phare qui sert de leurre pour les pilotes de l'aviation allemande basée à Brétigny ! Lors d'exercice les Allemands larguent des bombes en ciment , sur lesquelles étaient fixés des tubes , qui lors de leur chute, lâchent des fumigènes . Tous les tubes n'éclatent pas et les mêmes gamins vont les dévisser pour enfumer les terriers .

Avant l'invasion allemande, des mitrailleuses avaient été installées par l'armée Française à la « Remise des 23 » sur le CD 17. Destinée à défendre la Base Aérienne de Brétigny , elles ne servirent jamais , car l'armée de terre allemande étaient arrivée avant



N. DEANOZ

Maquette réalisée par
Monsieur Jean DUFOUR

ROGER FOURMONT: UN JEUNE FONTENOIS DANS LA GUERRE



Au début de l'hiver 1942 le sort de la 2^e guerre mondiale est en train de basculer. Depuis bientôt un an les Américains sont entrés dans le conflit et l'armée allemande commence à s'enliser sur le front russe. C'est un moment crucial et l'occupant redouble d'ardeur pour détruire tous les mouvements de résistance. De la part des 'collabos' les dénonciations vont bon train, et il suffit de quelques ragots pour être embarqué vers un destin souvent funeste.

Roger FOURMONT n'a pas encore 16 ans. Comme certains jeunes Français de l'époque (ils ne furent pas nombreux), il a décidé, malgré son jeune âge, de « faire quelque chose ». Il a caché des armes, entre autres une mitrailleuse. Mais, c'est pour des faits qu'il n'a pas commis : peinture de croix de Lorraine et... de croix gammées sur les maisons des familiers des occupants, qu'il va être arrêté.

« Toi je te ferai fusiller » lui avait lancé un jour une habitante de Fontenay. Ce n'était pas des promesses en l'air et 15 jours après, la police allemande se présente au 28 Grande Rue et l'emmène à la prison de Corbeil.

« Ensuite ils m'ont transféré à l'hôtel Bellevue près du pont sur la rive droite de la Seine pour un interrogatoire. J'ai été « tabassé », notamment par un Français qui travaillait avec eux et habitait le Plessis Chenet. Il a été fusillé à la Libération. Mais je n'ai pas parlé. Je savais que le chef du secteur était le gendarme SERANT (1) mais pour le reste j'étais au courant de peu de choses. J'étais trop jeune, on ne me disait rien. C'était l'époque où l'on ne parlait pas, même à son meilleur copain. Il n'y a que mon père qui me disait « tu vas nous faire tuer ». C'était CRUYPENENYNCK (2) qui rassemblait tout ce qu'on pouvait dérober aux Allemands.

Après l'interrogatoire je suis retourné pour 15 jours à la prison de Corbeil, puis ils m'ont transféré à Fresnes et au Cherche Midi. J'étais prisonnier comme otage. Tous les matins certains étaient embarqués pour être fusillés. En plus des mauvais traitements c'était l'angoisse permanente. J'étais le plus jeune du lot, c'est ce qui m'a sauvé. J'ai été ensuite transféré à St Cloud où j'ai eu droit à un simulacre de procès, tout en Allemand. A la



fin un officier m'a dit « vous êtes trop jeune pour être utile à l'armée allemande ». Je suis revenu au Cherche Midi puis ils m'ont libéré. J'avais un camarade, plus âgé que moi, CANIVET (de Cerny), arrêté pour avoir caché un aviateur américain. Il a été déporté à Dachau où il est mort. Bien plus tard sa mère a demandé à me connaître, car j'étais le dernier à l'avoir vu. « Mais je n'y suis jamais allé ». Cette Libération n'en était pas vraiment une, car il y eut à peine le temps de rentrer que la délation a repris :

« Dès le lendemain le gendarme SERANT de Mennecy s'est présenté à mon domicile pour m'avertir qu'ils allaient m'arrêter de nouveau, qu'il fallait que je me sauve, car je n'échapperais pas à la déportation. Je me suis caché en travaillant dans une scierie à Sorques près de Bourron Marlotte,

puis au restaurant du Grand Veneur à l'entrée de la forêt de Fontainebleau. J'en ai vu défiler des officiers allemands ! Ils venaient d'autant plus, que le patron était un suisse allemand parlant parfaitement leur langue »

Comme son tortionnaire de Corbeil, la femme qui l'avait dénoncé et son mari furent fusillés à la libération et reposent au cimetière de Soisy sur Ecole.

LA LIBERATION DE FONTENAY

Bien plus tard en août 1944, Roger FOURMONT revenu à Fontenay assista à l'arrivée des Américains.

« A partir de Ballancourt la colonne blindée s'est d'abord dirigée vers Chevannes. Elle est violemment attaquée par les troupes allemandes retranchées derrière l'aqueduc de la Vanne. Les Allemands disposaient de 2 canons de 37, d'un 88 et d'un gros char sans tourelle mobile armé d'un gros canon et destiné à la chasse aux blindés. Ce dernier a fait du dégât mais a ensuite été touché, et brûlé, il est resté bien après la Libération au carrefour de Chevannes près du Monument aux Morts. Les Américains ont eu plusieurs tués et ont perdu deux jeeps, un half track et un char. La plaine entre Fontenay et Chevannes était pleine de fantassins allemands à plat ventre sur le sol. L'un d'eux est monté dans un hangar métallique avec une paire de jumelles. Quand il a vu la colonne de blindés américains entre Ballancourt et Chevannes, il a averti les autres. Ils ont rembarqué rapidement dans des camions et sont partis. Ensuite les Américains ont été guidés par un habitant du coin dans le domaine de l'Épine où ils cherchaient un pont encore en état. Ce n'est qu'ensuite qu'ils sont revenus vers Fontenay. Il y avait beaucoup de char et même de petits avions de reconnaissance qui se posaient dans la prairie. A un moment, alors que j'observais tout ça avec quelques autres par-dessus un mur, un soldat allemand, isolé, parlant un peu le français m'a demandé où habitait DOVIK, ouvrier agricole bien connu à Fontenay. Il m'a dit que c'était son cousin, que lui-même était Polonais, enrôlé dans l'armée allemande et qu'il allait désertir. Il se trouvait là un ami de Fontenay, André DOURDOIGNE, qui a bien voulu le guider. Je ne sais ce qu'il est devenu ensuite ».

Quelques semaines plus tard un détachement de la célèbre 2^e division blindée du Général LECLERC stationna quelques jours à Mennecey. Après le Général LECLERC, le plus célèbre de la division était... Jean GABIN. C'est encore l'occasion de quelques souvenirs :

« Je suis allé y faire un tour, en face de la sucrerie et j'ai vu Jean GABIN, près de son char baptisé, par lui sûrement, «le souffleur». Quelqu'un lui a demandé de visiter l'intérieur et il a répondu « Descendez pas là dedans, c'est le bordel ». Le dernier souvenir marquant de cette époque agitée, c'est trois ans plus tard lors de mon service militaire, la descente des Champs Elysées aux commandes d'un char Sherman du 501^e RCC, lors du défilé du 14 juillet 1947 ».

Le gendarme Henri SERANT de la brigade de Mennecey était responsable du groupe de résistance « Corps Francs Vengeance » pour les communes de Mennecey, Chevannes, Champceuil et Fontenay. Il fut du petit détachement qui traversa les lignes allemandes pour solliciter du général EISENHOWER l'envoi d'aide (l'armée LECLERC) aux résistants, pour la libération de Paris. Peu après, torturé et ayant creusé sa tombe, il échappa miraculeusement au peloton d'exécution à St Germain les Corbeil.

André CRUYPENENCK charcutier à Mennecey conduisit dans sa camionnette Citroën les gendarmes SERANT et BRIASTRE et le commandant GALLOIS pour faire la liaison entre les résistants parisiens et l'état major américain stationné à Mainvilliers en Eure et Loir. Une plaque de marbre apposée sur la façade de l'ancienne gendarmerie de Mennecey rappelle ce fait historique.



Roger FOURMONT

LA LIBERATION DE FONTENAY



Aout 1944. La Libération à Fontenay racontée par Françoise de Romanet, Epouse de Monsieur Pierre Charles de Loigne ou plutôt « Madame Pierre » comme tout le monde l'appelait alors au village.

On nous a dit : « Attention, ça va bombarder ! On avait peur que la DCA de Brétigny ne se remette en action. Peur des éclats d'obus. Alors, avec le bébé Marie-Joséphine et ma belle mère, nous avons quitté le château et nous sommes allées nous réfugier dans la cave aux patates de la petite ferme. L'armée américaine arrivait. Ça faisait un bruit énorme et sourd, comme une rumeur à leur approche. L'histoire du camion avait eu lieu juste avant.

Les troupes de Patton se dirigeaient donc vers Chevannes puis Champcueil. On a su qu'ils arrivaient par la route de Chevannes grâce à un gamin monté tout en haut d'un sapin devant la ferme du château. Après l'austère Wehrmacht, c'était bon de voir subitement tous ces jeunes GI si joyeux. Un régiment a cantonné sous des tentes kaki sur les pelouses du château, dans « les avenues » comme on disait alors !

Pierre-Charles, mon mari a pris sa petite As de Trèfle Citroën jaune (achetée à Mr Thomas qui habitait la rue de la Salle), et a embarqué une douzaine de jeunes qui voulaient « voir les Américains » défilé sur la route de Chevannes. On en a invité quelques-uns à prendre un repas au Château. J'allais tous les jours y promener Marie-Jo qu'ils couvraient



de bonbons. Il y en avait un qui était dentiste, il m'avait soigné une dent en m'expliquant qu'il était « a handsome man ». Mes beaux parents avaient invité les officiers supérieurs à dîner un soir. L'un d'eux m'a trouvé l'air « américaine » et m'a donné l'insigne P de son régiment (Patton). Ils ont du rester huit ou dix jours. Ils sont repartis pour l'Alsace et ensuite l'Allemagne. C'est pendant ces jours là que mon amie de Cerny, Radegonde Carnot, a pris sa bicyclette pour retrouver son mari, et suivi la division Leclerc à vélo jusqu'à Paris. Le second étage du château ayant été en partie vidé de l'occupation de troupes allemandes en 1941, les dominicains du Saulchoir ont demandé à venir y camper pour leurs vacances. Ils s'installaient pour un mois et demi au sous sol et au deuxième étage, ainsi qu'au dessus du garage. Ils participaient aux moissons et s'investissaient dans la vie de la paroisse. Ils sont venus pendant six ans d'affilée par groupes de quinze ou vingt à partir de l'été 1942. Nous, nous habitions tous ensemble avec ma belle famille au rez de chaussée du château, et mettions en commun nos tickets de rationnement. Pendant toute la guerre et même après nous circulions principalement en voiture à cheval et allions prendre le train à Mennecey avec le coupé. Fontenay devait être libéré le 23 août 1944 et Paris le 25 Août.



Propos recueillis par sa fille Marie Jo d'Aumale.

JE ME SOUVIENS



J'avais 6 ans, (pas tout à fait l'âge de raison comme on disait...)

Lorsque mon père, malgré les nouvelles filtrées, posait des petits drapeaux sur une carte de l'Europe punaisée sur un mur de notre cuisine. Ces petits drapeaux jaillonnaient les lignes de front. Les territoires occupés par les troupes allemandes rétrécissaient comme une peau de chagrin tant à l'est qu'à l'ouest. Nous étions vraiment insouciants d'afficher cette carte dans la pièce où nous vivions presque en permanence à l'époque... Je me souviens de la canonnade du 22 août entre les allemands qui s'étaient retranchés à Chevannes et les troupes américaines qui progressaient dans la plaine, en provenance de Ballancourt. Comme, la partie sud-est de Fontenay-le-Vicomte n'était pas construite, nous regardions le combat à la jumelle, depuis notre grenier. Merveilleux balcon sur la plaine mais inconscience abyssale... Nous sommes redescendus « sur terre » en raison de la courte station devant notre domicile, d'un camion allemand dans lequel agonisait un blessé, touché à l'abdomen, perdant

beaucoup de sang.

Je me souviens de la longue conversation (c'était le 22 au soir) dans notre jardin avec un commando canadien, en tenue et visage camouflés. Celui-ci, montrant la lame de son poignard dans la pénombre, et plaçant celui-ci sous son cou, d'un geste horizontal, ne laissait planer aucune ambiguïté, en nous disant : « pour le boche »

Le 23 août au matin, toujours au mépris du danger, nous sommes tous partis à bicyclette « voir les Américains » à l'entrée de Chevannes. Camions et blindés, venant de Ballancourt ne cessaient de passer. Les soldats américains nous faisaient des signes d'amitié, que nous leur rendions. Un GI lançait des cigarettes et des chewing gum. Avant que mes parents ne m'en empêchent, j'avais avalé le chewing gum, comme un bonbon ! Après le passage d'une colonne, nous avons poussé jusqu'à l'aqueduc où s'étaient déroulés la veille, les combats les plus violents. Un char allemand était détruit. C'est là que tenant fermement la main de mon père, j'ai vu le premier mort de ma vie. Il s'agissait d'un GI torse nu, très bronzé, qui n'avait reçu qu'un seul projectile dans la poitrine. Il gisait sous une toile de tente et paraissait dormir sereinement. Il était très beau et je n'ai pas eu peur. Juste impressionné, par celui qui était venu de si loin, pour mourir si près de chez nous ! Et puis les Américains sont arrivés à Fontenay. Ils ont établi un camp sur la pelouse. Il y avait d'immense tente sous les marronniers. Certains portaient une grande croix rouge. Je me souviens de l'odeur très particulière des bâches imperméabilisées et... des housses à canon. Sur la pelouse, nos libérateurs étaient chaleureux. Ils nous donnaient des friandises. Ils faisaient des sodas très fruités avec de la poudre et de l'eau ! Des magiciens ! Ils nous faisaient boire dans leurs quarts en métal du chocolat chaud... Breuvage rare à l'époque. Nous admirions tout ce qui était fonctionnel dans les équipements seillants des GI s. Si petit j'étais émerveillé par toute cette modernité étalée sur la pelouse. Le dimanche suivant, mes parents avaient invité un permissionnaire à partager notre modeste repas dominical. Il était blond, très doux et très ému d'être inclus dans la chaleur d'un climat familial. Il s'appelait BOB HILL ; IL appartenait à la 7^e Armée. Est-il encore en vie ? Est-t-il même rentré aux États-unis ?



J.L BLETEL

UN AMOUR DE G.I.



UNE JEUNE FONTENOISE A NEW-YORK

Claire GOETZ avait 18 ans et habitait au n°3 de la Grande Rue. Elle s'appelle Madame Franck ROTUNNO depuis plus d'un demi-siècle, et habite une très belle maison à STATTON ISLAND dans la banlieue Est de New York, de l'autre côté du « VEREZZANO BRIDGE ». Le grand pont sépare la Upper Bay (au confluent de l'Hudson River et de l'Est River) de la Lower Bay qui est face à l'Atlantique. « Clairette », comme l'appelaient ses parents et ses amies fontenoises a fait partie des 6500 petites fiancées de GI'S qui ont épousé un de ces jeunes et beaux soldats américains.

Clairette a même fait plus ! Elle n'a pas épousé Franck, dans l'hexagone, mais est allée se marier dans l'Etat de New York. Ce genre de démarche, comme celle de ses consoeurs qui ont effectué, très majoritairement des mariages heureux, effrayaient autant la France conservatrice, que l'Amérique puritaine.

Franck (21 ans) débarqué en France le 6 juin 1944 était cantonné à Versailles, et transportait les malades à Corbeil Essonne. C'est à l'invitation à déjeuner avec un de ses camarades, par la famille GOETZ (comme cela se faisait dans les dimanches qui ont suivi la Libération) que Franck fait la connaissance de la femme de sa vie. Ensuite le prince charmant venu d'outre atlantique vient souvent voir Clairette au n°3 de la Grande Rue. IL vient même trop souvent ; à tel point que, les hommes au casque blanc de la « Military Police » viennent le chercher au domicile de la brave famille fontenoise. Franck a juste le temps de s'éclipser par le jardin et la rue de la Salle ! L'incident a fait grand bruit ! Les apparences n'étaient guère favorables pour ce fils d'une famille nombreuse (5 sœurs et 2 frères) originaire de Bari dans le Sud de l'Italie, ou ses parents exerçaient la profession de marchands d'eau ! Lorsque Clairette part prendre le bateau pour New York en 1947 son père Désiré ne l'accompagne pas au départ du car pour Paris. On avait le cœur gros ce soir là, dans la famille GOETZ . Et pourtant, la petite fontenoise s'embarquait pour un mariage heureux et une paisible retraite.

Elle est âgée de 78 ans, et son mari, au caractère « en or », prend encore, à 81 ans, les commandes de la pelleteuse de l'entreprise qu'il a cédée à son fils. Le couple Rottuno a eu un garçon et une fille. La famille vit harmonieusement autour d'un « Pater Familias » particulièrement charmant. Le couple est revenu régulièrement dans cette France que Franck aime visiter. C'est ainsi qu'il y a 15 ans, Clairette a reconnu Colette GIRAULT, en visite à la cathédrale de CHARTRES. « Vous êtes bien Colette LOUWAGIE ? » lui a-t-elle demandé.

Avant de quitter la France, le GI new yorkais avait donné quelques insignes et surtout sa casquette à un petit voisin admiratif. Celui-ci a pris de l'âge, mais possède toujours ces talismans de la Libération. Franck qui, 60 ans après, vient d'en être averti par téléphone par sa nièce, en est très touché.

Nous enverrons « La Grenouille Verte » N° 7 consacrée à la Libération de Fontenay le Vicomte à Clairette et Franck à STATTON ISLAND (USA).

Beaucoup de renseignements ont été aimablement fournis par Madame Sophie Sauzain ,(nièce de Clairette) habitante de Ballancourt, et restée en contact avec le couple Rotunno qu'elle est allée voir à STATTON ISLAND .

La rédaction de la « Grenouille Verte » l'en remercie





Equipe de la Grenouille Verte est composée de:

Marie Jo d'AUMALE, Andrée CIRE, Nelly DEANOZ, Colette GIRAUT
Jean Louis BLETEL, Jean DUFOUR, Jean LIONNET

Elle adresse ses remerciements à

Mesdames de LOISNE, SAUZIN, THAVARD
MESSIEURS JONQUET, FOURMONT, LANNEAU, MAZETIER

Ainsi qu'à

Messieurs Dominique CHARRIERE et Jean Marc BLANQUART- photographe, pour leur aide logistique.

et toutes les personnes qui nous ont prêté des photographies ou du matériel

Sources : numéro sur la libération

Des associations « BALLANCOURT AU FIL DU TEMPS » et « MENNECY ET SON HISTOIRE

Sources :

Des Amours de GI's de HILARY KAISER. Editions Tallandier
La Face cachée des GIs ROBERT LILLY Editions Payer

APRES LA LIBERATION



Une fois passée l'euphorie de la libération, les Américains déployèrent leurs installations impressionnantes dans la région ; comme partout où ils passaient.

Après les premières troupes yankee, arrivaient les premiers soldats français.

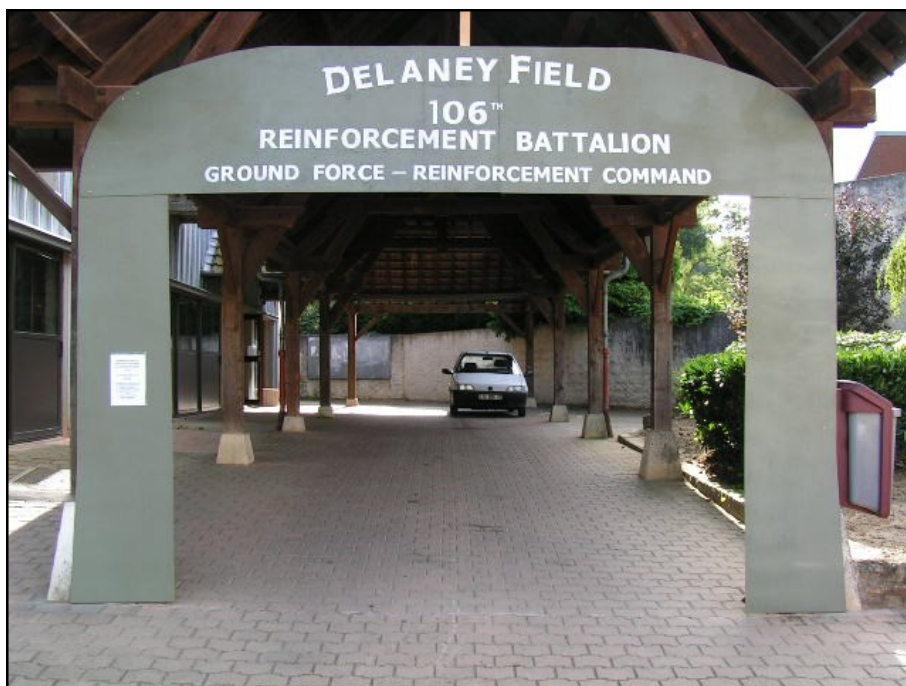
Certains témoins qui ont vu stationner la 2^e DB à Mennecey le long de l'actuelle Avenue Darblay (que l'on appelait la « rue de la sucrerie » se rappellent Jean GABIN et son char « Le souffleur ». L'artiste comme en témoigne Roger FOURMONT ne passait pas inaperçu... Inimitable ! Il y eut les pompons « rouges » : Soldats à la tenue Kaki et au célèbre béret de marin. Ils véhiculaient une image de séducteurs !

Il y eut aussi les premières rencontres avec les GI's noirs, arrivés dans la seconde vague américaine, avec l'intendance. Pour certains Fontenois ce fut la première fois qu'ils se trouvaient nez à nez avec un homme de couleur. C'était il y a seulement 60 ans. Incroyable !

Il courut aussi, durant les mois d'hiver, des rumeurs de viols. La peur des noirs bien sûr ! La guerre et sa plaie toujours béante...

Pourtant les autorités américaines veillaient. Des bals étaient organisés par la croix rouge américaine « LA RED CROSS », au Bouchet à Vert le Petit. Le dimanche après midi ou le samedi soir. Il s'agissait de distraire les GI's et des camions GMC, toujours précédés par une jeep et un officier, venaient chercher garçons et filles de Fontenay-leVicomte pour y participer. La tenue de ces bals était rigoureuse et la musique excellente. Les mêmes camions reconduisaient à heure fixe nos jeunes Fontenois auxquels les autorités distribuaient des friandises pour leurs parents !

Les jeeps blanches de la Military Police effectuaient de nombreuses rondes sur nos routes.



Il y eut l'installation d'un stade de base-ball, avec gradins dans un champ le long du CD17. Les enfants glanaient, sous les tribunes, les paquets de cigarettes entamés ou perdus, ainsi que les mégots. D'autres gamins venaient au passage se désaltérer à un robinet du stade jusqu'à ce qu'ils le cassent.

Le stade, avec son plancher fait de plaques métalliques alvéolées, destinées aux pistes d'atterrissage de campagne, fut démonté aussi vite que monté, car le théâtre des opérations s'était déplacé à l'est.

L'installation des troupes américaines sur la pelouse s'est terminée à l'automne. L'hiver 44/45 fut particulièrement rigoureux. La face cuite et le dos au froid, nous pensions devant l'âtre ou la cuisinière, à ces soldats qui conti-

naient à se battre dans la neige, à Bastogne dans les Ardennes, dans les Vosges et bien sur en Allemagne.

Il faudra attendre encore et encore, à l'affût des informations radiodiffusées.

Il faudra attendre jusqu'au 8 mai 1945, 8 mois depuis la Libération de Fontenay, pour que les canons se taisent.

Le rêve de la libération était passé depuis longtemps. Le sentiment de reconnaissance par nos libérateurs était déjà malheureusement retombé.

VOUS AVEZ DIT COLLECTIONNEUR!!!



Ils avaient été très sollicités pour le cinquantenaire de la Libération, ils ont été pris d'assaut - véritable phénomène - pour le 60° anniversaire.

La PATTON ARMY VEHICLE ASSOCIATION (PAVA) a été créée en 1989 par un passionné : Patrick NERRANT.

Ce mécanicien navigant, habite Fontenay le Vicomte.

Son association s'est fixée pour but d'acquérir et de restaurer des véhicules militaires et civils représentatifs de la 2° guerre mondiale avec une prédilection particulière pour la PATTON ARMY, qui fut celle de nos libérateurs américains. La PAVA peut s'enorgueillir de détenir désormais près de 50 véhicules.

C'est au prix d'un nombre aussi impressionnant qu'incalculable d'heures de recherches et de restauration de mécanique et de carrosserie, que ses membres sont nationalement et internationalement connus.

Tank Sherman, Chaffée, Sexton, TD 10 Destroyer et motos à la présentation impeccable, sont autant de fleurons de cette collection exceptionnelle. L'Armée, les municipalités, les cinéastes sollicitent l'Association pour des manifestations commémoratives, des cérémonies patriotiques, des fêtes, des meetings aériens et des reconstitutions de camps de toile.

On travaille en famille chez les NERRANT, le père Patrick a entraîné depuis longtemps dans sa démarche ses deux fils, Stéphane, avocat et Olivier pilote, et passionné de moto.

Lors des présentations, qui sont, lorsqu'elles arrivent, l'aboutissement de ce travail passionnant de restauration et... de transport (vaste programme !), il n'est pas rare de retrouver Madame NERRANT elle aussi dans une seillante tenue d'époque de l'armée américaine.

Saluons la PAVA, soucieuse de vérité historique et de devoir de mémoire.

